

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Band: 29 (1979)

Heft: 3/4

Artikel: Rigueur et subjectivité dans l'étude de science sociale : à propos d'un
article de Ladislav Mysyrowicz

Autor: Meurant, Jacques

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-80834>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RIGUEUR ET SUBJECTIVITÉ DANS L'ÉTUDE DE SCIENCE SOCIALE

A propos d'un article de Ladislav Mysyrowicz

Par JACQUES MEURANT

Le chercheur qui a eu recours aux méthodes quantitatives dans une étude de science sociale s'attire souvent cette réflexion: «Pourquoi s'être donné tant de mal pour démontrer ce que l'on savait déjà!» Telle est en substance la conclusion d'un article que Ladislav Mysyrowicz a bien voulu consacrer dans cette revue¹ à mon ouvrage: «La presse et l'opinion de la Suisse romande face à l'Europe en guerre, 1939–1941»².

En faisant le procès de la méthode que j'ai appliquée dans mon analyse du contenu de la presse romande, l'auteur remet en question la valeur des méthodes de quantification et à un degré supérieur pose, inconsciemment ou non, le problème des rapports entre la subjectivité, celle de la matière étudiée et celle du chercheur d'une part et la rigueur qui s'impose dans toute étude de science sociale, d'autre part.

M. Mysyrowicz ne manque ni de rigueur, ni de vigueur! Je crains cependant qu'il n'ait pu toujours maîtriser sa propre subjectivité. Dans son article par ailleurs bien structuré, au style alerte, l'auteur adopte parfois le ton péremptoire d'un censeur offensé ou l'attitude d'un bretteur bien décidé à pourfendre les colonnes de chiffres, d'indices, de quotients, les tableaux et les diagrammes.

Selon M. Mysyrowicz, il eût fallu trouver une méthode totalement adaptée aux caractéristiques de la presse suisse romande de 1939 et non se servir de «recettes toutes faites» ...

Tout d'abord, est-il besoin de rappeler que mon livre n'est pas un ouvrage de méthodologie comme l'est celui de J. W. Lapierre³.

Je le dis nettement: «Nous n'avons pas voulu présenter une étude exclusivement méthodologique et scientifique ... L'étude de la mise en valeur par catégories de sujets risquait de surcroît de nous entraîner à des recherches et des calculs disproportionnés avec l'objectif que nous nous étions assignés»⁴.

Pour atteindre cet objectif⁵, je me suis conformé à un principe fondamental qui, je crois, est à la base de toute étude scientifique bien comprise: étayer et prouver

1 LADISLAV MYSYROWICZ, *L'Europe en guerre et la presse romande*. In: *Revue suisse d'histoire*, Cahier 1/2, 1978, pp. 121–126.

2 Neuchâtel, La Baconnière, 1976. (Ci-après MEURANT).

3 J. W. LAPIERRE, *L'information sur l'Etat d'Israël dans les grands quotidiens français en 1958*. Paris, CNRS, 1968.

4 MEURANT, *op. cit.* p. 637, Note 45.

5 Analyser comment la presse d'information et d'opinion de la Suisse romande a reproduit et commenté les grands événements politiques, diplomatiques et militaires de la guerre européenne, compte tenu des pressions gouvernementales et privées qu'elle a subies de 1939 à 1941. Cette analyse nous a permis d'étudier la formation de l'opinion et son évolution de 1939 à 1941 dans un pays neutre menacé.

chaque hypothèse, et pour ce faire s'efforcer de choisir une méthode aussi complète et objective que possible, la mieux adaptée possible à la nature du sujet et à la matière étudiée. Le schéma a été celui de toute construction applicable à l'étude de science sociale: Observation/Hypothèse/Vérification/Construction d'une hypothèse plus générale etc. Cette démarche correspondait de plus à une volonté d'introduire la rigueur là où règnent en maîtres l'imprécis et le flou. D'où le recours à la méthode quantitative sans pour autant réduire l'objet de l'étude au quantifiable.

M. Mysyrowicz sera d'accord avec moi pour admettre que le principe de la quantification suscite de moins en moins de controverses, qu'il est entré dans les mœurs et que «traditionnalistes» et «progressistes» s'accordent à reconnaître que «le savoir est d'autant plus cumulatif que la quantité intervient davantage», comme dit Alfred Grosser dans un excellent essai⁶. Analysant la signification des sciences sociales et leur objet: les subjectivités, soulignant les avantages de la connaissance quantitative comme élément de rigueur mais aussi ses limites dues à la subjectivité de la matière étudiée ainsi qu'à celle du chercheur, A. Grosser montre bien les obstacles qui tiennent «à l'imprécision des données précises ou à l'illusion de la précision de tant de nombres»⁷; il dénonce les pièges qui menacent le chercheur tenté par la généralisation ou la systématisation sur la base de statistiques ou de données numériques accumulées, interprétées ou extrapolées: «Le goût de la collecte numérique peut devenir manie. Le désir de réduire la réalité en équation peut devenir déviation intellectuelle. Et le domaine du quantitatif est parfois le havre où se réfugient des chercheurs manquant d'imagination créatrice, qui croient ou qui veulent croire que le nombre permet la découverte mécanique ou automatique»⁸.

Mais, s'empresse-t-il d'ajouter: «Aucun excès ne devrait pourtant faire oublier tout ce que la précision et la rigueur du nombre et du calcul ont déjà apporté à la recherche, c'est-à-dire à la connaissance et à la compréhension des phénomènes politiques ... Que d'explications «ingénieuses» et séduisantes détruites par un simple calcul de corrélation concluant à l'absence de toute concomitance permanente ... Le recours à la rigueur mathématique permet aussi parfois de trancher entre deux affirmations également plausibles ...»⁹.

Si j'évoque ici cette analyse de A. Grosser, c'est pour rappeler l'exigence de rigueur scientifique et intellectuelle que requiert une étude particulièrement sujette à l'imprécis et au subjectif, celle de la presse et de l'opinion. C'est aussi pour souligner que le chercheur devra garder une attitude constamment critique à l'égard de la signification des données numériques et essayer de dominer sa propre subjectivité.

Que réclame Claude Lévy-Strauss pour l'ethnologue? «La rigueur, la sympathie, l'objectivité»¹⁰. Triple exigence que l'on peut appliquer aux études d'histoire et de science politique. Et sur ce point, je ne suis pas sûr que M. Mysyrowicz ait tout à fait compris le principe auquel je me suis attaché dans mon étude: appliquer une méthode avec rigueur et objectivité qui me permette de mieux cerner une réalité dominée par les subjectivités étudiées tout en sachant que cette exigence scientifique ne serait pas pleinement satisfaite, en raison des limites mêmes de cette méthode et des variations possibles de ma propre subjectivité.

Etudier comment la presse a réagi aux événements majeurs de cette période sous le double aspect des attitudes qu'elles présente à l'égard des principaux antagonistes et des analyses des événements politiques, militaires et économiques (MEURANT, *op. cit.* pp. 22-23).

6 ALFRED GROSSER, *L'explication politique*. Paris, Armand Colin, 1972. (Ci-après GROSSER).

7 GROSSER, *op. cit.* p. 39.

8 *Ibid.* p. 40.

9 *Ibid.* p. 49.

10 CLAUDE LÉVY-STRAUSS, *Anthropologie structurale*. Paris, Plon, 1958, p. 23.

Quelle méthode? M. Mysyrowicz doit bien comprendre la démarche méthodologique que j'ai suivie: partant du facteur le plus grossier, le moins informatif (à savoir l'importance et la régularité de l'information), j'ai traité graduellement une série de facteurs de moins en moins imprécis: la mise en valeur de l'information par le calcul de l'emplacement de l'information dans le journal tout entier puis en page principale, puis la surface moyenne des titres sur un sujet donné dans tout le journal ou en page principale; ensuite la mise en valeur de l'information selon son origine et la surface des titres, dans le journal et en page principale, selon leur contenu. Ce premier stade méthodologique me permettait ainsi d'étayer graduellement les hypothèses que le dépouillement de la presse me laissait entrevoir.

Pour l'avoir utilisée dans une étude antérieure¹¹, j'ai pu mesurer les limites et la complexité de la méthode Kayser. Celle plus scientifique de Berelson-Laswell, utilisée par Lapierre, m'a paru mieux convenir à la nature de mon étude, ne serait-ce que parce qu'elle est basée sur des *rappports* et non sur des données absolues, la notion de rapport rectifiant les inégalités pouvant survenir entre les journaux (différences de format ou de caractères typographiques etc.). Comme le dit Lapierre: «Ce n'est pas en valeur absolue, mais en valeur relative qu'il convient d'estimer l'importance de la place occupée par telle ou telle catégorie d'informations dans l'ensemble du champ d'information que le journal ouvre à son lecteur»¹². C'est ainsi que j'ai éliminé toute mesure de surface en valeur absolue, qu'il s'agisse d'articles ou de titres pour me consacrer à des mesures exclusivement relatives: surface occupée par un sujet donné par rapport à la surface totale des informations (militaires, politiques, économiques et sociales contenues dans le journal), calcul du *rappport* entre le nombre de numéros du journal présentant des informations sur un sujet donné et le nombre total de numéros parus dans le mois, calcul de la surface d'information consacrée en page principale à un sujet donné *par rapport* à la surface totale d'information; calcul du *rappport* entre la surface totale des titres en cm² consacrés à un sujet donné et le nombre total des titres relatifs au même sujet. Sur ce dernier point, j'ai expliqué pourquoi je n'avais pas cru bon de calculer la surface des titres par rapport à la surface de l'information du journal car ce calcul liait le titre à l'importance de l'information alors que je voulais surtout déterminer la mise en valeur de l'information, qu'elle ait été abondante ou non.

Ce principe du rapport a été étendu à l'analyse des attitudes et des analyses de presse, second stade de cette démarche méthodologique: balances entre les titres, les énoncés et les vocables des éditoriaux.

J'ai ensuite appliqué à chaque journal un indice de distribution du volume, de la fréquence, de la mise en valeur des informations permettant d'opérer une synthèse des données recueillies d'une part et d'autre part d'effacer les différences dans les composantes mesurables des journaux.

Enfin, comme «il n'est pas de connaissance véritable sans un certain clavier de comparaison»¹³, cette méthode a été appliquée à l'étude de l'évolution de la presse de 1939 à 1941 avec le même recours aux rapports de données, aux indices de distribution ainsi qu'aux indices de corrélation.

J'ai en résumé posé une grille sur le sujet dont les éléments verticaux constituent l'examen du matériau brut vers le matériau plus élaboré, aboutissant à des hypothèses de mieux en mieux cernées jusqu'à la généralisation de certains concepts et la

11 JACQUES MEURANT, *La presse du Puy de Dome et les crises des années 1935-36*. Paris, Institut Français de presse, 1959 (ronéotypé).

12 LAPIERRE, *op. cit.* p. 62.

13 MARC BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*. Paris, A. Colin, 1964, p. 13.

découverte de constantes dans l'information et les tendances. Quant aux éléments horizontaux, ce sont les courbes évolutives que je n'aurais jamais pu tracer pour chaque journal et par thème de 1939 à 1941 sans ces fameux quotients et indices!

Voilà ce que j'ai voulu dire par l'utilisation d'une «méthode basée sur des éléments essentiellement mesurables et choisis en fonction des caractéristiques propres à la presse suisse».

Je ne peux suivre M. Mysyrowicz lorsqu'il prétend que la méthode Kayser n'est bonne que pour les journaux français des années 50. La méthode Berelson-Laswell ne serait-elle donc applicable qu'aux journaux américains? Quelle méthode eût-il fallu suivre selon lui pour être totalement «suisse»? Quel système permet de corriger, même d'atténuer, les distortions dues à des éléments structurels ou conjoncturels tels que le rythme de travail propre à chaque journal, les changements de dernière minute «au marbre», la précipitation, les modifications de mise en page de dernière minute etc. Mais ces éléments ne sont-ils pas le lot de tous les journaux, dans tous les pays, à toutes les époques?

Je peux admettre avec M. Mysyrowicz que la valeur du titre évalué isolément est sujette à caution, mais il n'en va pas de même si l'on compare entre eux les titres des journaux sur un même thème, ou encore si l'on mesure l'amplitude des titres d'un journal sur un même thème à des époques différentes. Il se dégage dès lors des lignes de force, des constantes que la simple lecture n'eût pu révéler. En ce domaine, le temps est un merveilleux correcteur, que le journal ait ou non une structure rigoureuse.

L'auteur souligne particulièrement le problème de la UNE. Je peux le suivre sur ce point, il a partiellement raison de dire que ce n'est qu'apparemment que la dernière page de nos quotidiens est l'équivalent de la UNE. J'ai préféré utiliser l'expression «page principale» et je crois pouvoir affirmer que la majorité des 13 journaux sélectionnés avaient une «page principale» de nouvelles, à la UNE ou en dernière page comportant non seulement les dernières nouvelles mais les informations les plus importantes ou les éditoriaux. Comme je l'ai dit: «Nous entendons par page principale du journal la page des priorités. Ce n'est pas nécessairement la UNE, elle peut être la dernière. Il m'a d'ailleurs pas toujours été facile de distinguer la page principale dans les journaux suisses, certains partageant leurs informations prioritaires entre la UNE et la dernière page»¹⁴. Pour ces derniers, j'avoue que le choix a pu être subjectif, mais il n'a jamais varié au cours du dépouillement.

Mais il y a plus important. Dans son article, M. Mysyrowicz écrit: «Les éléments quantifiables sont-ils eux indubitables? Le pourcentage d'informations en page principale par rapport aux autres pages constitue-t-il un bon critère» ... Que vaut ce quotient? Ai-je jamais prétendu que ces mesures étaient «indubitables»? Je cite: «L'importance de l'information dans les journaux romands est un facteur *trop peu précis* pour que l'on puisse en tirer des éléments permettant de juger les tendances du journal et leur degré d'influence sur le lecteur»¹⁵ ... et plus loin: «Il serait vain de conclure que les indices de traitement de l'information comportent une signification absolue ... Aussi nous bornerons-nous à conclure que ces indices sont des indicateurs *grossiers* des tendances profondes de la presse.»¹⁶

Que valent ces résultats, ces indices, ces quotients? Pour résumer, ce sont de légers indicateurs de tendances qu'il convient toujours d'interpréter avec prudence, surtout

14 MEURANT, *op. cit.* p. 637, note 43.

15 *Ibid.* p. 83.

16 *Ibid.* p. 86.

lorsqu'il s'agit d'événements isolés. L'indice moyen de titrage en page principale pour l'entrée des troupes allemandes en Pologne représente 60% de l'indice moyen global des titres sur le même sujet. Ce rapport est de 89% pour l'entrée en guerre des Alliés. Dois-je conclure que la presse a délibérément voulu exalter l'entrée en guerre des Alliés? J'explique¹⁷ que ces résultats peuvent être déterminants surtout lorsqu'on sait que la Division Presse et Radio exerce un contrôle sur les éléments les plus voyants du journal. Mes conclusions sont plus prudentes car la mise en valeur, bien entendu, dépend des habitudes et de normes spécifiques caractérisant chaque journal. Mais ces indices sont probants lorsqu'ils atteignent de très fortes proportions ou qu'ils rompent avec les habitudes du journal. Dès lors ne peut-on affirmer que le journal a voulu frapper et influencer le lecteur? Ces fameux quotients m'apprennent ainsi que certains journaux romands ont voulu souligner l'entrée en guerre des Alliés ou l'horreur que leur inspiraient l'intervention soviétique en Pologne et le partage de ce pays.

Que vaut ce quotient? Mais, par exemple, la répartition des informations ou leur fréquence selon les conflits nous apprend que certains journaux informent davantage leurs lecteurs sur les attaques aériennes anglaises contre l'Allemagne en 1941 ou le nord de la France tandis que d'autres préfèrent s'étendre sur la résistance des troupes vichistes en Syrie.

N'est-il pas utile, malgré le trop-plein de tableaux regorgeant d'indices de distribution des surfaces d'information en page principale, des surfaces moyennes de titrage dans le journal en entier et en page principale des informations relatives à l'attaque allemande contre la Russie le 22 juin 1941 et à la conclusion du pacte anglo-russe du 12 juillet, de montrer ceux des journaux qui mettent en relief les opérations allemandes et ceux qui les minimisent et qui penchent discrètement mais résolument en faveur des Alliés? N'est-il pas intéressant pour l'étude des attitudes à l'égard des Soviétiques et des Anglais de distinguer déjà au niveau de l'importance de l'information ou des titres, les sentiments qui seront confirmés ou infirmés par la suite au niveau des sentiments exprimés dans les éditoriaux? Peut-on affirmer que les indices obtenus par le journal X dans son traitement de l'information sont douteux lorsqu'ils sont confirmés dans ses indices d'attitude? N'est-il pas important de se demander pourquoi un journal Y réservé sur la position de l'URSS en 1939 penche graduellement ou subitement en sa faveur? La signification des quotients est-elle toujours douteuse lorsqu'elle permet de voir, selon les époques, les journaux qui ont suivi les directives de la Division Presse et Radio et ceux qui les ont ignorées?

Malgré les lacunes, les insuffisances, les indications grossières des mesures quantitatives de traitement de l'information, il eût été impossible de suivre avec un minimum de précision l'évolution du traitement de l'information par la presse des événements majeurs de 1939 à 1941 et qui est développée dans la quatrième partie de mon livre. J'invite M. Mysyrowicz à lire mes conclusions sur la méthode appliquée: «Nous avons à maintes reprises souligné les limites de ces mesures trop approximatives, néanmoins nous sommes enclin à croire qu'en raison des restrictions imposées à la presse, le volume de l'information et sa fréquence nous renseignent dans certains cas sur les tendances des journaux. Ces tendances ne peuvent être qualifiées mais elles éclairent les centres d'intérêt de la presse ... Le volume et la fréquence de l'information sur un sujet trahissent souvent plus que l'intérêt pour ce sujet mais bel et bien des sentiments d'amitié ou d'aversion que la mise en valeur des informations va nous aider à préciser»¹⁸.

17 *Ibid.* p. 101.

18 *Ibid.* p. 549.

Et sur ce point je trouve intéressant de découvrir, à travers le calcul des indices de distribution de mise en valeur, que les événements les mieux mis en valeur par l'ensemble des journaux sélectionnés sont l'attaque anglaise de Mers el Kébir et le pacte anglo-soviétique du 12 juillet 1941. Mers el Kébir a été un tournant dans l'attitude de quelques journaux – et en cela cet événement est plus probant que l'appel du 18 juin –, bref de montrer que la plupart du temps les considérations subjectives l'emportent nettement sur la valeur historique des événements. Aurais-je enfin pu noter que sur l'ensemble des événements choisis, la presse a davantage mis en valeur ceux qui risquaient d'avoir des conséquences immédiates pour la Suisse alors que ceux qui ne la concernaient pas directement étaient moins relevés? Enfin, la mise en valeur des événements selon leur contenu nous a permis de constater et de prouver que la presse avait réussi le plus souvent à doser ses effets de mise en valeur et à établir une sorte d'équilibre entre ses responsabilités nationales et ses tendances profondes¹⁹.

Que conclure? L'utilisation des méthodes quantitatives exige beaucoup d'efforts et beaucoup de temps pour aboutir à des conclusions générales qui, dans la plupart des cas, peuvent être dégagées après lecture et analyse des textes. Je n'en disconviens pas. Dans les deux cas, le chercheur se heurte au même écueil de la subjectivité²⁰. Cependant malgré leurs imperfections, les méthodes quantitatives constituent un élément de sécurité dans cette problématique de l'étude de presse et d'opinion, problématique du doute; elles contribuent à réconcilier rigueur et subjectivité.

Et je ne regrette pas, derrière mes grilles et mes barreaux d'avoir été le prisonnier d'une méthode que j'ai essayé d'appliquer avec toute la rigueur et l'objectivité que méritait ce genre d'étude, mais tout en étant conscient que «les plus rigoureux des analystes sont le plus souvent ceux qui connaissent les limites inévitables de leur rigueur»²¹.

Le quantitatif, «une parure de fausses perles», s'exclame M. Mysyrowicz! Et s'il s'agissait tout bonnement de perles de culture ...

19 *Ibid.* p. 562.

20 Je me réfère ici par exemple à la série d'études de presse parues dans la collection *Kiosque* (Armand Colin, Paris) et plus particulièrement à *Hitler, la presse et la naissance d'une dictature* d'ALFRED GROSSER (Armand Colin, Paris, Collection Kiosque No 5, 1959). Cette étude est basée sur l'analyse des textes après montage. Et l'auteur de reconnaître: «Qui dit montage dit choix. Qui dit choix dit arbitraire ... Nous ne pouvons justifier tous nos critères de sélection des textes ... Nous avons essayé d'être aussi objectif que possible dans notre choix. Il est vraisemblable qu'on nous reprochera de plusieurs côtés de n'avoir pas cité tous les textes et on en prendra prétexte pour mettre en cause la valeur de ceux que nous donnons.» (*op. cit.* pp. 14–15).

21 GROSSER, *op. cit.* p. 15.